

FEUILLE D'INFORMATION D'OCTOBRE 1955



La période des vacances et des congés n'a pas ralenti sensiblement l'inscription de nouveaux adhérents et, fidèles à la tradition, nous mentionnons ici les résultats obtenus au cours de la dernière période et une récapitulation depuis 1949. Tout ceci doit nous inciter à multiplier nos efforts pour attirer à nous de plus en plus de sympathisants et nous voudrions que pour la célébration du cinquantième de la fondation de la Société le nombre des cotisants soit plus que doublé.

Le compteur marque : en juin, 102 nouveaux membres; en juillet, 58; en août, 25. Depuis le début de l'année nous avons donc 1.510 nouveaux collègues, et depuis le 1^{er} janvier 1949, 11.371.

**

Nous pensons qu'il est encore utile de reparler de la Protection de la Nature, beaucoup de personnes n'ayant pas encore compris l'intérêt pratique de ce problème. Si nous nous attachons tout particulièrement à convaincre les indécis et les personnes hostiles, ce n'est pas comme on pourrait le supposer par sentimentalité exagérée, mais bien par esprit pratique : que deviendra l'humanité si nous détruisons sans modération les richesses naturelles qui nous sont confiées? Que deviendra l'homme des temps futurs s'il se trouve dans un vaste désert? Il sera voué à la plus atroce des morts : la mort lente que détermine le manque d'aliments. Nous ne voulons pas cela, nous non plus, et c'est pour cette raison qu'il est du devoir de chacun de nos membres de se documenter le plus à fond possible sur toutes les données de la Protection de la Nature.

Nous disposons des éléments pour une petite conférence type, qui nous ont été donnés par l'UNION INTERNATIONALE POUR LA PROTECTION DE LA NATURE. Un rouleau de positifs en 24 x 36, qui peut passer dans les petits appareils, dont disposent les écoles, et une brochure expliquant les différentes vues projetées, permet à tous de s'improviser conférencier. Il suffit de nous demander ce matériel (qui tient dans la poche), quelques jours avant la manifestation prévue.

**

UN GESTE POSTHUME D'UN DE NOS SOCIÉTAIRES. — M. BOURGEOT vient de mourir et l'on peut dire que sa dernière pensée a été pour les AMIS DU MUSEUM. Pendant toute son existence il nous a manifesté la plus grande cordialité, s'intéressant aux manifestations et également aux projets dont nous entretenions nos collègues. C'est ainsi qu'il nous avait apporté tous ses encouragements pour l'édification de la Maison des Oiseaux, que nous devons donner en 1957 au Muséum pour la célébration du cinquantième anniversaire de la fondation de la société.

Bien en évidence il avait préparé, avant de regagner le royaume des ombres, un chèque de DEUX MILLIONS avec sa carte des Amis du Muséum, et sa nièce, exécutant scrupuleusement les dernières volontés de son oncle a remis ce chèque au Muséum, qui pourra, ainsi que le désirait le disparu, améliorer ses organisations.

Nous continuons à recevoir des dons importants pour la Maison des Oiseaux, mais il faut encore de nouveaux efforts pour obtenir le montant nécessaire aux travaux de cet important édifice.

Nous rappelons à tous nos collègues que nous pouvons leur donner quelques petites feuilles pour attirer l'attention des personnes sur la Maison des Oiseaux, et qu'ils peuvent également fournir des indications sur les personnalités auxquelles une lettre personnelle pourrait être adressée.

Si nous voulons chiffrer l'effort que devrait fournir chaque membre de la Société pour édifier la Maison des Oiseaux, nous pouvons dire très exactement qu'il faudrait que chacun d'entre eux récolte une dizaine de mille francs. Ceci est une approximation minimum et nous pouvons penser que certains d'entre nous, par leurs relations, peuvent obtenir un concours plus important.

**

VOYAGES. — Comme tous les ans à pareille époque, nous posons la question suivante : Où voulez-vous que les Amis du Muséum organisent un voyage l'année prochaine, et à quelle époque?

Nous étudions toujours un voyage estival aux U.S.A. et au Canada, mais il y a toujours la question dépense qui intervient. On nous dit : « Vos voyages sont d'un prix élevé. » Nous avons donc essayé d'en organiser à des prix de revient plus bas et cet effort n'a pas été couronné de succès. Notre voyage en Hollande au printemps dernier n'a eu que onze participants et le voyage dans les zoos du Sud-Est a dû être abandonné, six voyageurs seulement s'étant inscrits. Il faut donc que vous nous aidiez, si vous voulez que nous organisions des voyages intéressants et que vous ne considériez pas les Amis du Muséum comme une agence de voyages, mais bien comme un organisme qui essaye, avec le plus grand désintéressement, de réunir des Amis pour voir dans des conditions exceptionnelles des régions peu connues ou insuffisamment connues, et cela dans des conditions commerciales inférieures aux conditions offertes par les agences de voyages.

Beaucoup de sociétaires désireraient aller en Egypte et visiter ces admirables paysages du Soudan Egyptien. Mais avril est la période extrême durant laquelle l'on peut aller dans ces régions. Pourrions-nous réunir suffisamment de voyageurs à Pâques pour un tel voyage?

Serions-nous assez nombreux pour visiter en août ou en septembre les zoos et les jardins botaniques d'Allemagne de l'Ouest et d'Italie?

Nous avons besoin que l'on nous réponde sur ces différents points. Comment voulez-vous que nous obtenions les meilleurs prix de revient lorsque nous sommes dans le vide, que nous ne connaissons pas par avance le nombre de voyageurs qui se joindront à nous? C'est votre devoir de nous éclairer, et cela dans le plus bref délai. Ce n'est pas en quinze jours, en un mois, que l'on met sur pied l'organisation d'un voyage, mais il faut souvent plus d'une année, comme cela a été le cas de notre voyage au cap Nord.

Ce voyage a été d'ailleurs merveilleux et nous tenons à rendre hommage à VOYATLAS, qui nous a apporté le plus précieux concours dans la mise en œuvre du programme, dont vous avez lu le détail dans notre feuille de janvier dernier.

Donner un compte rendu d'horaire de ce périple serait fastidieux et absorberait plus de pages que nous ne pouvons en disposer. Nous allons donc essayer d'en faire une synthèse et d'en dégager un certain nombre d'enseignements, qui pourront être profitables à de futurs voyageurs.

Le but du voyage était d'aller au cap Nord et de voir au passage les Grands Oiseaux Blancs et les Rennes. Ce but a été largement atteint et nous avons contemplé dans toute sa splendeur sévère cette falaise granitique de 400 mètres de hauteur, et nous avons été sans cesse accompagnés dans tous nos déplacements par de grands oiseaux de toutes espèces et nous avons pu voir des îlots rocheux littéralement recouverts d'une faune aviaire incalculable. C'était par milliers, par centaines de mille qu'il fallait compter, tant sur les rochers que sur l'eau, Goélands, Mouettes, Canards, Guillemots, Cormorans, Pingouins-Torda, Macareux, grands oiseaux de proie, etc. Les Rennes, rencontrés soit dans la Laponie finlandaise, soit dans la Laponie norvégienne, purent nous faire admirer à quelques mètres seulement leur somptueuse ramure en velours et leur beau pelage d'été. Et même nous aperçûmes deux Elans femelles, qui s'aventuraient près du chemin de fer dans la banlieue de Stockholm et dans les grands bois de Finlande.

Il nous faut malgré tout parler un peu de l'itinéraire pour rendre un peu compréhensibles les différentes observations que nous avons faites. Partis en wagon-lit de Paris le 10 juillet par la Gare du Nord, nous arrivions le lendemain soir à Stockholm à 23 heures, après avoir emprunté la ligne passant par Lübeck et Gedser. Nous avons été admirablement reçus à la section zoologique du Skansen à Stockholm par le Baron RAMEL, zoologiste de l'Université de Stockholm, que M. K. CURRY-LINDAHL, avait délégué pour le remplacer et qui avait quitté, comme il nous l'avait annoncé, la capitale suédoise à fin juin pour une expédition en Laponie. Indépendamment d'une petite collection d'animaux exotiques, le Skansen possède une collection complète de la faune de Suède. Et ces animaux dispersés au milieu de vieilles habitations folkloriques prennent encore plus d'intérêt auprès du visiteur. Le Baron RAMEL fut un excellent guide et nous lui avons manifesté, comme à la reporter envoyée par notre ami M. Herje GRANBERG, toute notre reconnaissance pour nos amis suédois, qui ont tant fait pour nous au cours des années douloureuses et avec la plus grande discrétion. Ce sont là des choses qu'il est bon d'évoquer entre amis.

Une journée de repos le 14 juillet, sur un magnifique bateau mis en service en 1955, nous transporte à Helsinki, où nous débarquons le 15 dans une légère brume marine. Grande ville moderne où l'on ressent encore les épreuves de la période des quinze années passées. Lorsque l'on imagine toutes les destructions qui ont été faites au cours des dernières guerres, on est étonné de voir tout le travail qui a été exécuté par ce petit peuple fier et travailleur, qui conserve toujours la foi dans ses destinées. L'accueil que nous avons reçu de M. C. af Enehjelm, Directeur du Zoo, nous a été particulièrement sensible, et les trois heures que nous avons passées à apprécier les exemplaires splendides de Rennes, de Lynx, de Gloutons, de Loups, d'Ours blancs et bruns, d'Elans, de Cerfs et de toute la faune qui est encore abondante en Finlande. Les Oiseaux et les Phoques sont également largement représentés dans cet établissement, dont l'accès ne peut s'effectuer que par petits bateaux; c'est là une complication pour le ravitaillement, surtout en hiver, puisque une bande de 3 mètres de largeur de glace entoure cette parcelle de terre de 30 à 40 hectares. M. C. af Enehjelm possède également quelques spécimens de la faune étrangère à son pays et il serait désireux d'accroître le cheptel dans ce domaine.

En quittant Helsinki par wagon-lit (quelques-uns de nos voyageurs ayant failli, par un mauvais renseignement, gagner l'U.R.S.S.), nous avons fait escale à Punkaharju, où pendant vingt-quatre heures nous avons été en contact direct avec les grandes forêts finlandaises qui bordent les grands lacs. Puis à Savonlinna nous avons pris un petit vapeur 1900 qui, à travers les lacs, nous a amenés à Kuopio, l'une des villes les plus importantes et les plus industrielles de la Finlande. Dans le sud-est du pays, l'on peut dénombrer plusieurs dizaines de milliers de ces lacs qui forment l'une des richesses du pays, puisque c'est grâce à ces surfaces liquides que les bois peuvent être transportés à bas prix et que la pêche forme l'une des ressources alimentaires les plus importantes, sans compter que des barrages fournissent une houille blanche non négligeable. En dehors de cette houille blanche, on n'utilise guère que le bois comme combustible et bateaux et locomotives sont alimentés par de gros rondins de bouleau qui est, avec le sapin, l'arbre le plus courant.

A Kuopio, nous prenons un autocar et Mme SIMOJOKI, une aimable, dévouée et cultivée guide, nous fait prendre contact avec les paysages et la vie rude des habitants finlandais.

A Oulu, où nous passons la nuit dans un très bel hôtel encore inachevé, nous trouvons les marques des derniers combats. L'activité des chantiers est intense, puisque seuls les quelques mois d'été sont favorables à la construction et que le ciment remplace petit à petit le bois pour les maisons. Après avoir déjeuné à Kemi, petit port au nord de la Baltique, nous arrivons à Rovaniemi, complètement rasée pendant la dernière guerre et qui est l'une des stations les plus importantes au point de vue radio et aviation. Nous sommes de nouveau étonnés de trouver à cet endroit un hôtel moderne et confortable, comme nous voudrions en trouver dans certaines de nos petites villes de province. La nourriture est toujours bonne et abondante et nous goûtons pour la première fois à un excellent ragoût d'Elan, chair tendre avec un léger fumet de sauvage.

Le 21, c'est le grand jour où à neuf heures du matin nous franchissons le cercle polaire. Une brume fraîche de circonstance met dans l'ambiance, un café bien chaud dégourdit nos amis et c'est l'adieu aux nuits pour quinze jours. En effet, pendant cette période nous n'apercevons aucune trace de nuit. Depuis le 1^{er} mai jusqu'au 1^{er} août, c'est la lumière sans fin d'été pour les régions nordiques. Mais ce franchissement ne nous porte pas bonheur, la brume se condense et une petite pluie fine ne cesse de nous accompagner jusqu'à Ivalo, où nous sommes accueillis dans une auberge confortable par des servantes en costumes lapons, parlant admirablement français, et pendant que la pluie cesse nous visitons cette petite ville toute neuve où nous pouvons acheter pour une de nos collègues souffrante des médicaments enrobés dans du chewing-gum; nous voyons dans les vitrines des chemises Tarzan et des sleeps imitation de peau de léopard, comme les élégants en portent sur la Côte d'Azur. Un marchand de fleurs, qui possède également quelques petites serres, nous étonne par la beauté et la variété de ses produits. Ces transformations sont certes un progrès pour le standing de vie de la population, mais le folklore en souffre beaucoup, et les livres américains, où il n'est question que de gangsters ou de filles plus ou moins pin-up, ne vont-ils pas transformer la mentalité de ces pays, où l'on pouvait laisser sans surveillance à sa porte une bicyclette? C'est regrettable et l'on peut penser que d'ici quelques décades les habitants auront perdu toute facture personnelle et ressembleront à peu de chose près au nègre le plus noir du centre de l'Afrique.

En quittant Ivalo, nous nous dirigeons vers la frontière norvégienne, et les hauteurs au travers desquelles circule la route changent d'aspect au fur et à mesure que nous gagnons du terrain vers le nord. La nature semble plus âpre, les arbres si droits des régions déjà franchies donnent place à des arbres moins vigoureux et rabougris et les Bouleaux sont de plus en plus nombreux. Les Lichens qui couvrent le sol de leurs reflets blanc verdâtre montrent que nous sommes en plein dans le royaume des Rennes, qui çà et là s'offrent à nos regards, mais qui ont peur des photographes. Ils galopent dès que l'objectif est mis en place, après mesure de lumière, étude du cadre, etc. C'est un véritable conseil de famille qui se réunit, et nos amis à quatre pattes sont insensibles à toutes ces considérations, et lorsque le dé clic de l'obturateur se déclenche, ils sont déjà loin.

Un déjeuner essentiellement lapon nous attend à Rovasuvanto. La kalja, cette bière que l'on fabrique dans les familles et qui ne contient aucune trace d'alcool, nous est servie comme boisson à profusion, mais elle ne vaut pas celle que nous avons dégustée à Helsinki. Le propriétaire de l'auberge, qui paraît-il est un Français réfugié depuis la guerre dans ce coin de Norvège et qui aurait fait preuve de belles qualités de résistance, est fier de montrer ses œuvres artistiques accrochées aux murs en bois de sa demeure; mais trop de « von » à vous rendre aphone mentionnent les personnages représentés sur ces tableaux. Une grande

discussion s'instaure après le repas : quels sont les légumes, d'ailleurs fort délectables, qui accompagnent le mélange de poisson et d'omelette du plat de résistance : oignons ou rutabagas ? Les paris sont ouverts et tout le monde a perdu. C'est du chou rouge sauté à la graisse de renne.

En quelques tours de roues nous arrivons dans l'Université lapone, à Karsjok. Une multitude de moustiques nous accueillent en tourbillons ; rarement un tel congrès de ces petits animaux ailés n'a été constaté sur le globe. Il paraît qu'il n'y a que les femelles qui piquent ! La polygamie doit donc être de rigueur dans le royaume des moustiques, et même jusqu'à l'intérieur de l'Université, dont les bâtiments neufs ont été offerts à la Laponie par les Américains d'origine norvégienne et finlandaise, nous sommes traitreusement piqués.

Les bâtiments de l'Université sont presque somptueux. Une grande salle de gymnastique sert également de salle de réunion et de temple. Il est difficile de discerner quel est son emploi le plus fréquent : les vingt cordes lisses qui sont accrochées au mur sont aussi neuves que si elles sortaient de chez le fabricant et les chromos, représentant toute la production artistique américaine, ne peuvent satisfaire que les hôtes accidentels qui remplacent en été les élèves en vacances : quelques touristes américains, qui ressemblent fort à ceux que nous retrouvons vers la place Pigalle. Une petite exposition lapone avec des statistiques nous apprend qu'il y a encore 1.800 Lapons en U.R.S.S., 2.500 en Finlande, 18.000 en Norvège, 52.000 en Suède, et qu'il existe encore environ de 250 à 300.000 Rennes dans ces régions nordiques.

Un départ matinal se révèle indispensable pour rejoindre Hammerfest et arriver à l'heure pour prendre le bateau du cap Nord. Le parcours est très accidenté. De tous côtés des hauteurs couvertes de glaciers ou de névés. Puis tout à coup à l'horizon, au fond d'un vaste fjord, scintillent les eaux gris bleu de l'océan Glacial Arctique. Cette vision donne une certaine fraîcheur. Des voyageurs endossent un tricot supplémentaire ; mais il fait encore 10° centigrades et il est peu probable que l'on rencontre des glaces dans la mer.

Kalvasund est le premier des dix bacs que nous allons prendre pour franchir les bras de mer. Le chargement du car est rapidement fait. L'on se rend compte que les Norvégiens sont habitués à ce genre d'opération. C'est bien couleur locale, y compris ce petit parfum de hareng auquel on finit par s'habituer.

Hammerfest : la plus grande ville de l'Europe la plus au nord ; 2.500 habitants passés ; une ville très commerçante, complètement rasée pendant la dernière guerre, mais qui est en partie reconstruite avec quelques gratte-ciel de dix étages. Un déjeuner rapide servi dans un hôtel standard par des serveuses standard, où le poisson est absent, mais en grande partie composé de conserves outre-Atlantique. Fort heureusement, le spectacle qui va se dérouler devant nos yeux au cours de la traversée jusqu'au cap Nord est fort différent et nous allons prendre un contact direct avec la Nature. Nous longeons de nombreux îlots où des centaines de milliers d'oiseaux viennent faire leur nid et pondre. La mer est couverte de tous ces oiseaux qui prennent leur bain quotidien et se déplacent à peine lorsque notre bateau approche. Vers 22 heures, nous apercevons le cap Nord et sa haute falaise granitique de 400 mètres de hauteur. Le spectacle est grandiose, mais il nous faudra faire notre deuil du soleil de minuit, qui avec bonne volonté essaie de percer de gros nuages noirs ; il n'y parvient qu'à de très courts moments. Nous contourrons le cap et arrivons dans une petite crique où une vedette à moteur nous attend pour nous débarquer au pied d'un sentier sinueux, qui conduit sur le plateau d'où l'on gagne le sommet du fameux cap. Un peu plus d'une heure pour la montée et autant pour la descente, quelques minutes pour mettre à la boîte du bureau de poste officiel quelques cartes de circonstance, et nous nous étendons enfin sur les lits de nos cabines vers 2 heures du matin, toujours poursuivis par cette clarté qui ne cesse de nous poursuivre depuis le passage du cercle polaire.

Après le débarquement à Hammerfest vers les 9 heures du matin, nous reprenons la route pour Alta et nous nous arrêtons en cours de route pour visiter un campement lapon, où l'on a essayé de garder la couleur et la saveur locales. Mais toujours ces damnés moustiques, dont les Lapons ne se soucient guère. Peut-être sont-ils protégés par la couche de crasse qu'ils entretiennent avec soin, sauf les jeunes qui sont très fiers d'arborer des chaussures à semelles de caoutchouc. Un Renne superbe bloque la route pendant quelques instants. C'est une bête superbe et rarement l'on peut rencontrer un spécimen aussi majestueux ; la voiture s'arrête pour les photographes, qui discutent toujours sur la durée de pose, sur le diaphragme, tant et si bien que le beau mâle s'en va tranquillement brouter à l'intérieur des fourrés, à l'abri des regards indiscrets.

Alta : l'étape de la nuit, une petite ville neuve riante sous un beau soleil, mais avec un vent froid, et c'est peut-être à cet endroit que nous avons pu enregistrer la plus basse température : +6°. C'est dimanche ; beaucoup de Lapons en costume, car il est de tradition dans les familles d'arborer le costume des ancêtres tous les jours de fête pour danser au son de l'accordéon. Nous avons pu ainsi admirer quelques jolies broderies aux couleurs vives, dont sont ornées les vestes des hommes et des femmes. Le bonnet des hommes revêt différentes formes, qu'il ait l'allure d'une casquette ou celle d'un grand bonnet carré ; il est toujours orné d'une sorte de pompon de laine énorme. C'est à Alta que le logement fut le plus difficile, car en plus des touristes étrangers il y avait toute la clientèle locale du dimanche et toute celle des pêcheurs au lancer qui capturent truites et brochets dans les eaux douces et quelques grosses pièces dans les fjords.

Par une route poussiéreuse qui franchit diverses crêtes dont l'aridité est la principale caractéristique, nous sommes arrivés à Tromsø après avoir passé plusieurs bacs. Une petite panne imprévue a retardé l'arrivée : notre car avait été ravitaillé avec un mélange d'eau et de gas-oil ! Pendant cet arrêt forcé nous avons pu nous rendre compte que l'activité des habitants se prolongeait pendant toute la journée. L'on comprend que l'homme ne se reposant que faiblement en été, songe à un repos presque complet pendant la période de la nuit hivernale.

Tromsø est une ville maritime importante, centre actif où de nombreux échanges se font toute l'année, puisque les glaces n'obstruent jamais le fjord. Bien que fort touchée par la guerre (c'est là qu'agonisa le cuirassé de poche allemand *Tirpitz*), Tromsø possède encore d'intéressantes maisons en bois, auprès desquelles des gratte-ciel font figure de nouveaux riches. Un petit aquarium présente aux visiteurs les poissons locaux, avec un étiquetage astucieux qui permet, à côté du nom scientifique latin, d'avoir le nom courant dans différentes langues. Nous avons visité également une usine pour le traitement de la baleine. Nous avons été surpris de constater que l'odeur dégagée par les grandes tranches de graisse du géant des mers n'était pas ce que l'on raconte d'habitude. Une de nos collègues a voulu certainement emporter un échantillon du parfum en faisant prendre contact à son manteau — involontaire certainement — avec le plancher en bois qui s'incline jusqu'à l'eau.

Après Tromsø nous atteignons Narvik en fin d'après-midi, avec l'espoir, d'ailleurs déçu, de voir le soleil aborder tangentiellement l'horizon pour reprendre sa course à 0 heure. Mais ce soleil rouge était tout à fait de circonstance pour évoquer la bataille mémorable où, en 1940, les chasseurs alpins français tinrent en échec pendant plusieurs jours l'armée allemande d'invasion de la Norvège et purent avancer jusqu'à la frontière suédoise. Là encore, au terminus de la voie ferrée suédoise qui amène le minerai de fer de Kiruna, se livrèrent une série de combats navals, où la flotte de surface allemande perdit ses meilleures unités. Narvik a peut-être servi les Alliés pour la victoire finale de 1945. Une activité fébrile règne dans ce port norvégien : les trains de minerai se succèdent sans arrêt et l'on construit toujours de nouveaux docks, des plus perfectionnés.

Bodø, où se trouve un centre d'aviation très important, a été aussi complètement rasée lors des combats de 1940. Des maisons modernes ont remplacé les anciennes maisons de bois et le long du port ont été reconstruites les conserveries de poissons et de viande de baleine que l'on voit débiter en longs biftecks. Encore une étape en car et nous arrivons à Lønsdal, qui est

actuellement le terminus de la voie ferrée qui sera prolongée l'année prochaine probablement jusqu'à Bodö. C'est une petite station de montagne très fréquentée par les skieurs en hiver.

Dans un superbe autorail 1955 de deux voitures, nous franchissons le cercle polaire où un arrêt est prévu pour donner le temps aux visiteurs de photographier le fameux poteau, mais le chef de train indique que les voyageurs peuvent prendre tout leur temps. La rame doit retourner en arrière pour retrouver la belle casquette blanche de notre chef de convoi et cicerone, qu'un coup de vent malencontreux a fait voler au passage d'un tunnel en bois.

La ligne de chemin de fer, qui en maints endroits passe sous des tunnels, serpente à travers des vallonnements tour à tour boisés ou arides, mais qui conservent tous un caractère bien personnel. Ces grandes forêts de sapins ou de bouleaux n'ont pas la monotonie que certains pourraient craindre. Après avoir longé pendant de nombreux kilomètres le fjord, nous débarquons à Trondheim (suivant la nouvelle orthographe), dont les vieilles maisons sur pilotis et de vieux monuments font une cité-musée. Fort heureusement, la guerre a épargné ce sanctuaire de l'architecture du passé. La cathédrale est d'une très belle envolée. Inachevée depuis plusieurs siècles, les travaux ont repris et l'on peut espérer que dans une vingtaine d'années elle sera achevée. Il aura donc fallu 1.100 ans pour terminer l'édifice, commencé en l'an 900 par saint Olaf. Nous avons également visité un petit aquarium qu'entretient une station biologique. Il y a des projets d'agrandissement de cet embryon d'institut marin.

Après Trondheim, c'est le retour par le train vers Oslo, où nous retrouvons le musée folklorique qui est plus complet que celui de Trondheim, le Fram et tous ses souvenirs, le *Kon-Ti-Ky*, les bateaux des Vikings et enfin le trop moderne hôtel de ville et le parc de Vigeland, où l'esthétique humaine est fortement malmenée. Encore quelques tours de roue et nous voici à Copenhague, où l'on retrouve avec un plaisir renouvelé toutes ses belles façades et ses beaux monuments. Une tournée dans les environs de la capitale danoise nous fait apprécier encore le charme de ces vieilles demeures royales où le goût français a cherché à dominer, parfois sans succès, mais l'intention y était. Quel accueil cordial nous avons reçu de M. WULFF au Musée Zoologique! Sa jeune et charmante épouse l'accompagnait car, paraît-il, il ne connaissait pas assez de français et il avait besoin d'une interprète. C'est là la modestie d'un homme éminent, qui a fait une présentation très appréciée des collections naturalisées. A mentionner tout particulièrement les panoramas où sont exposés tous les animaux des pays scandinaves. C'est assurément avec le Musée National les deux visites qui seraient à conseiller, mais qui ne sont jamais incluses dans le circuit classique du tour de ville. Toute notre gratitude va au ménage WULFF, qui nous a confirmé que l'amitié danoise n'était pas un vain mot.

Accueil extrêmement amical également au Zoo, où le Docteur Boje BEUYEM, en s'excusant, avait délégué M. Svend ANDERSEN, le Sous-Directeur, dont nous avons apprécié les qualités de savant et d'administrateur. Venus à l'improviste, nous avons admiré la tenue la plus parfaite de tous les services, et en particulier la cuisine des oiseaux où 79 menus différents sont préparés chaque jour. Aucune « table royale » n'atteint cette perfection. Le Zoo de Copenhague est l'un des plus brillants d'Europe et M. BEUYEM a pris une lourde charge après la mort du Directeur REVENTLOW. Il était difficile de pouvoir apporter des améliorations et des procédés meilleurs dans l'exploitation du parc, et c'est là le tour de force obtenu par le jeune directeur actuel : tout en conservant les traditions de son prédécesseur, il a su apporter de nouveaux éléments personnels. Le défilé des visiteurs, qui était considérable lorsque nous sommes passés — cependant c'était un vendredi — atteste que le Zoo est apprécié de tous les Scandinaves et des étrangers.

Nous avons omis, dans le compte rendu de notre visite à Copenhague, de parler de Tivoli. C'est une grave omission. Nous avons en effet réservé le dîner de notre arrivée à cet établissement, où toute la population danoise, suédoise et norvégienne de toutes classes se trouve réunie en une cordiale intimité. Le patron, l'employé, le savant comme le plus humble des manœuvres, vient au moins une fois par an se délasser dans cet « Eden ». Il y a également un endroit où tous les Nordiques aiment à passer quelques instants agréables : le Cirque de Copenhague, qui est le plus bel établissement fixe de cet ordre en Europe. Nous n'avons pu aller applaudir le magnifique programme du Cirque Schumann, qui depuis plusieurs lustres y donne ses spectacles annuels de juin à août.

Et voici que la journée du 5 août est prête à s'achever et il nous faut penser au retour. A travers le Sjaeland, par Grossenrode, Lübeck, Hambourg, La Ruhr, Cologne, Liège et enfin le nord de la France, nous arrivons dans la Capitale le 6 août à 18 h. 05 exactement en Gare du Nord. En se séparant, tous nos collègues manifestent leur contentement de ce beau voyage, espérant que l'on pourra trouver encore une région peu fréquentée par les masses de touristes. De nombreuses photographies, tant en noir qu'en couleurs naturelles, ont été prises. Nous avons pris note de tous ces artistes, auxquels nous ferons appel prochainement. Qu'ils se dépêchent de développer leurs clichés. Nous avions même dans notre groupe un habile aquarelliste. Une quarantaine de croquis ont été pris, nous ferons également appel à lui.

Nous avons reçu de bonnes nouvelles de notre jeune sociétaire M. PAULY, qui représentait les Amis du Muséum au camp international des jeunes protecteurs de la Nature à l'île Fehrman. Nous n'avions pu envoyer d'autres délégués, des inconviénients de santé ayant obligé les quatre autres participants à déclarer forfait. Seuls les Amis du Muséum ont représenté la France à ce camp international où l'on comptait trois Belges, deux Italiens et une cinquantaine d'Allemands et d'Anglo-Saxons. Nous avons pu démontrer ainsi que les Amis du Muséum étaient de fervents défenseurs de la Nature.



NOS REUNIONS DE PRINTEMPS

Nous n'avons pu, en raison des exigences de l'impression, donner le compte rendu de nos réunions du mois de juin. Nous comblons cette lacune aujourd'hui. Toutes les conférences de ce mois ont eu pour but de donner à nos collègues des éléments de documentation sur la PROTECTION DE LA NATURE.

Le 4 JUIN, deux très beaux films ont été projetés. L'un sur la forêt, qui donne une idée de ce que l'homme peut tirer de cette richesse inestimable qu'est la forêt. Elle lui fournit non seulement la chaleur, mais encore une grande partie de ses moyens d'expression et lui permet de se mettre à l'abri des rigueurs du temps. Mais si la forêt est presque l'esclave de l'homme, si sans la forêt l'homme ne peut rien entreprendre, il lui faut songer à avoir des égards pour son précieux auxiliaire. Lorsqu'il a été prélevé sur la forêt tout ce qui est nécessaire à la vie journalière, il faut songer à reconstituer ce que l'on a consommé. La forêt ressemble un peu à un grand troupeau, mais à un troupeau botanique, et comme dans un troupeau animal les jeunes doivent combler les vides provoqués par la disparition des adultes.

Un autre très beau film, mais en couleurs, sur le parc sud-africain Krüger a enthousiasmé les auditeurs, qui ont appris ainsi, par la voix du speaker, que l'on pouvait visiter les animaux sauvages avec tout le confort des grandes villes; mais il a oublié de préciser, pour les Français, si le bifteck pommes frites pouvait leur être assuré.

Cette séance visuelle a été des plus appréciées par nos collègues et nous remercions bien vivement les organismes français et sud-africains, qui ont permis d'organiser cette réunion.

Le 11 JUIN, M. GUILLOTEAU, du Bureau Interafricain des Sols, dont on connaît la compétence, présentait la conférence du jour : « L'AGRICULTURE TRADITIONNELLE EN AFRIQUE NOIRE ET L'AVENIR DES SOLS TROPICAUX ».

Les problèmes que pose la mise en valeur agricole des sols tropicaux sont nombreux et complexes, et il n'a pu être question, pour le conférencier, de les traiter à fond au cours de cette courte causerie. Leur relative aridité risquerait de lasser l'auditoire, et par ailleurs il faudrait disposer de plusieurs heures.

M. GUILLOTEAU va donc s'efforcer, dans le court temps qui lui est imparti, de faire saisir, comprendre le bien-fondé de l'inquiétude qui étreint aujourd'hui tous ceux qui se sont penchés sur ces problèmes.

Comme une peau de chagrin, les superficies cultivables d'Afrique diminuent sans cesse, tandis qu'augmentent leurs populations, et c'est l'avenir des Africains qui nous inquiète lorsque nous voyons le désert gagner sur ses terres marginales, la savane ronger la forêt et céder la place, peu à peu, à des étendues stériles transformées en latérites.

Bien qu'elle recule chaque jour, la forêt équatoriale résiste encore assez bien, tandis que *se désertifie le reste* de l'Afrique, et l'on pourrait imaginer sans peine le jour où l'Afrique habitable serait réduite à une bande de quelques centaines de kilomètres à partir de la côte, et encore pas partout.

Cette désertification est si évidente que les puissances intéressées ont fait taire leurs intérêts particuliers et créé, dans l'intérêt général, des organismes régionaux ou inter-africains destinés à permettre la lutte contre la dégradation des sols tropicaux.

Les causes de dégradation des sols tropicaux africains sont surtout les méthodes extensives de culture et d'élevage que suivent presque toutes leurs populations, le feu de brousse et la brutalité du climat.

Dans ces régions, les chutes de pluies sont considérables : un à deux mètres souvent en cinq ou six mois de l'année, et leur violence presque constante. La dénudation du sol y a donc des conséquences catastrophiques.

Ces cinq ou six mois de pluies diluviennes sont suivis de sept ou six mois de sécheresse complète qui favorise grandement la propagation des feux de brousse.

On a cru très longtemps que les sols des pays tropicaux étaient inépuisables. En réalité, si dans les régions à pluviométrie régulière on rencontre des terres remarquablement fertiles, presque partout ailleurs, en Afrique surtout, les sols sont pauvres. L'humus, qui s'est accumulé sous la végétation qui les couvre, leur confère seul une richesse éphémère.

Dès que cette végétation a été détruite, l'humus disparaît sans se reformer et les sols s'appauvrissent puis se dégradent rapidement sous l'attaque de l'érosion (érosion de surface, érosion verticale).

Or, à de rares exceptions près, l'agriculture et l'élevage de ces régions sont extensifs et basés sur l'exploitation brutale des richesses naturelles. Au défrichement sommaire suit l'incendie, puis l'épuisement rapide du sol par des cultures sans fumure. Là où s'élevait une forêt sur un sol riche, ne poussent plus ensuite qu'un maigre taillis et des graminées sans valeur, puis enfin que des touffes isolées de graminées pérennes.

Chaque année, le feu de brousse passe et les détruit. Le sol est ainsi presque toujours sans couverture végétale. Plus que partout ailleurs, les sols ainsi dénudés sont attaqués par les agents climatiques. Non seulement les pluies diluviennes de ces climats brutaux les soumettent à de puissants effets d'érosion, mais encore les hautes températures et les alternances de sécheresse totale et d'humidité excessive provoquent dans leur masse de profondes altérations qui peuvent aboutir à la formation de couches compactes et continues susceptibles de durcir à l'égal des roches, donnant en profondeur ou en surface cuirasses et carapaces latériques absolument stériles.

Epuisées par les cultures, ravagées par les feux de brousse, érodées, transformées en latérites, les terres des tropiques meurent lentement.

Il faudrait donc modifier les habitudes culturelles des Africains.

Cela soulève toutefois, compte tenu surtout de la tenure collective des terres, des problèmes techniques, sociaux, économiques et politiques considérables.

C'est avant tout un immense problème humain, un problème dont la solution repose sur un bouleversement complet des habitudes de vie et de pensée de milliers et de milliers d'hommes et sur leur acquiescement profond à ce bouleversement.

A l'épuisement brutal des richesses du sol, à la dilapidation du capital doivent succéder l'utilisation rationnelle des biens naturels, leur entretien, leur reconstitution et, si possible, l'enrichissement du patrimoine foncier.

A la philosophie du ventre plein au jour le jour doit succéder celle de la conservation et de la création de richesses pour l'avenir, pensée force qui soulève les générations au-dessus d'elles-mêmes et leur permet d'avoir, dans les limites de l'humain, emprise sur leurs destins et sur ceux de leur descendance.

Par ce labeur et ces richesses accumulées, les Africains pourront échapper à la tyrannie d'une nature qui les écrase. Ils pourront s'arrêter enfin dans leur course au pain quotidien et penser à leur condition d'homme.

Ainsi voit-on que le problème posé par la dégradation des sols africains est beaucoup plus d'ordre humain que d'ordre agronomique.

De la solution qu'on lui donnera dépendra, pour les populations intéressées, soit la stagnation si rien n'est fait, soit, dans le cas contraire, le franchissement d'un échelon dans la hiérarchie des sociétés humaines.

Une illustration fixe et animée accompagnait avec harmonie cette très belle conférence, qui a reçu auprès de nos sociétaires l'accueil le plus chaleureux. M. GUILLOTEAU est un chercheur averti, et si nous devons lui découvrir de nouvelles qualités, nous dirions que c'est un excellent conférencier. Toutes nos félicitations et, si nous pouvons formuler un espoir... une nouvelle présentation !

Le 18 JUIN était la séance de clôture de nos conférences du premier semestre 1955. M. ETCHECOPAR, qui occupait le fauteuil du conférencier pour nous parler des « GRANDES RESERVES FRANÇAISES », était déjà connu des auditeurs, puisqu'en 1953 il les avait entretenus de la Réserve ornithologique des « Sept Iles ». A cette occasion, il avait exposé quelques idées générales sur ce qu'il faut entendre par le mot « réserve ». Dans cette conférence, il essaie de développer comment ce terme a été interprété en France depuis la naissance de l'idée de protection.

Devant l'emprise de plus en plus forte de l'humanité sur la nature, si l'on en juge par les statistiques, et si rien ne vient bouleverser le rythme de l'accroissement de la population mondiale, certains esprits éclairés se sont demandés ce qu'allaient devenir, dans un avenir prochain, nos actuelles richesses naturelles.

Cette idée naquit au XIX^e siècle; elle germa tout d'abord dans l'esprit de ceux qui voyaient avec mélancolie disparaître des sites qu'ils avaient aimés, des faunes qui les avaient distraits, des forêts qu'ils avaient admirées. C'est ce qu'on peut appeler la *période sentimentale*.

Puis on s'aperçut bien vite que, même en cette matière, les sentiments généreux ne gouvernent pas le monde. Les économistes prirent le pas sur les amateurs. A leur tour, ils s'inquiétèrent de la diminution rapide des richesses naturelles, qui, si elles sont immenses, ne sont pas inépuisables. Ce fut donc la *période économique*.

Pour des raisons diverses et par suite d'une certaine incompréhension, cette école de protection subit à son tour une éclipse. Mais, depuis quelques décades, les réserves ont une fois de plus regagné la faveur générale en se basant cette fois sur une nouvelle argumentation. Les biens de cette terre ne sont pas les biens d'une seule génération; nous devons les transmettre intégralement, sinon améliorés, à ceux qui nous suivent, et si nous modifions trop profondément les associations naturelles, nous risquons de priver les générations futures de certains produits que nous dédaignons aujourd'hui, mais qui demain pourront être de première importance. Qu'il nous suffise de donner en exemple le subit et vertigineux intérêt que ces vingt dernières années ont porté à l'uranium.

Puisque les populations augmentent et risquent de modifier les associations naturelles, nous nous devons de conserver des échantillons de la nature primitive afin de permettre aux chercheurs des générations à venir d'avoir des terrains vierges sur lesquels ils pourront travailler.

Cette troisième et dernière période est celle que l'on peut appeler la *période scientifique*. Certes, cette distinction entre périodes sentimentale, économique et scientifique est très arbitraire. Il sera parfois difficile de discerner le mobile qui anime le protecteur actuel, nécessairement sensible aux trois façons de voir. Elle a cependant l'avantage de permettre une classification des réserves.

Au stade sentimental correspondent les réserves conservatoires des sites.

Au stade économique répondent les réserves productrices où, pour permettre à la nature de se reconstituer, on limite l'exploitation :

- soit dans le temps : par exemple, la chasse ne sera ouverte que pendant un certain nombre de mois dans l'année, pour permettre au gibier de se reproduire ;
- soit dans l'espace : par exemple, certains territoires seront mis en réserve pour permettre à la nature d'essaimer sur les territoires avoisinants ;
- soit dans la quantité des prélèvements : par exemple, la pêche à la baleine ne sera permise que pour 20.000 prises dans l'année.

Au stade scientifique correspond la réserve intégrale dans laquelle on ne peut rien faire : ni tirer les animaux, ni cueillir les fleurs, ni même marcher en dehors des sentiers battus, afin d'éviter toute introduction extérieure et de diminuer au maximum les modifications que pourrait apporter la présence de l'homme.

La division des réserves dont il vient d'être question tient au critère de base, mais il faut admettre d'autres divisions. En France, on peut classer les réserves en se plaçant sous l'angle purement administratif. C'est ainsi que l'on trouve des réserves nationales, dont la gestion est assurée par l'intermédiaire d'un grand corps d'Etat, soit par une organisation autonome mais nationale, comme la Société Nationale d'Acclimatation et de Protection.

Ensuite viennent les réserves départementales qui, comme leur nom l'indique, sont régies par un organisme dont la tête se trouve au département. C'est le cas, par exemple, des fédérations départementales de chasse.

Enfin, en dessous, nous trouvons des réserves privées, dues à l'initiative d'un propriétaire soucieux de conserver intact une partie de ses domaines.

Ceci précisé, voyons ce qui a été fait en France dans le domaine de la « Protection » et, pour faciliter les choses, voyons ce qui a été fait dans le domaine des réserves privées.

Il n'est pas question de donner l'énumération complète de ces réserves, ce qui serait fastidieux, et par suite de leur caractère même il n'est pas possible de les connaître toutes, ces réserves étant occultes.

Au degré supérieur, sur le plan départemental, les réserves sont nombreuses. Sous le simple angle cynégétique, chaque fédération a à cœur de constituer des réserves pour faciliter le repeuplement en gibier. Même les chasses communales ont compris l'intérêt de ces réserves et nombreuses sont celles qui procèdent à la création de territoires protégés. Ces réserves départementales ont cependant un caractère temporaire. Elles procèdent par système rotatif, afin de ne pas toujours favoriser ou défavoriser les mêmes tenants. Telle partie de territoire sera mise en réserve pour trois ou six années, puis sera réouverte à la chasse ce laps de temps écoulé, la réserve étant transportée sur une autre partie du territoire. Mais par la définition même, il n'y a pas que des réserves cynégétiques : les pêcheurs feront de même, les forestiers poursuivront le même but, etc.

Passons maintenant aux réserves nationales. Celles-ci peuvent à leur tour se diviser en deux catégories : les réserves nationales constituées grâce à l'appui d'organismes privés et les réserves nationales d'Etat.

Les premières sont dues surtout à l'activité de la Société Nationale d'Acclimatation et de Protection de la Nature. La plus belle et la plus connue est celle de la Camargue, créée en 1927, magnifique ensemble de 18.000 hectares, où l'on trouve une faune et une flore très particulières, qui attirent les naturalistes et les scientifiques du monde entier. Beaucoup de nos collègues la connaissent, de nom tout au moins, même s'ils ne l'ont pas visitée. Cette Société n'a pas que cette réserve : dans les Hautes-Pyrénées, la réserve de Néouvielle, créée en 1936, de 22 kilomètres carrés de superficie ; le Lausannier dans les Basses-Alpes, créée en 1935 et d'une superficie de 30 kilomètres carrés ; enfin la réserve des Sept-Iles a été créée en 1912 et a une surface de 4 hectares ; elle est actuellement dirigée par la Ligue pour la Protection des Oiseaux (filiale de la Société d'Acclimatation) et spécialisée dans la protection des oiseaux, mais en fait, malgré son nom de réserve ornithologique, c'est une réserve intégrale.

Passons maintenant aux réserves d'Etat, dont les principales faunistiques sont dues aux efforts du Conseil Supérieur de la Chasse. Ces réalisations sont nombreuses et il faut citer : les réserves du Pic du Midi (Basses-Pyrénées), du Mercantour (Alpes-Maritimes), du Burrhus (Ariège), de la Petite-Pierre (Bas-Rhin), de Bauge (Haute-Savoie), de Chambord (Loir-et-Cher), de Belval (Ardennes), de Bavella et de Casabianda (en Corse). Enfin les toutes récentes réserves de l'estuaire de la Loire (Loire-Inférieure), de l'étang de Vaux (Nièvre) et de la pointe d'Ancey (Vendée).

Les réserves ne sont pas obligatoirement, comme certains peuvent le penser, uniquement faunistiques ou botaniques. On peut très bien créer des réserves géologiques ou conservatoires de sites pour protéger des paysages très particuliers : montagnes, déserts, marais, lacs, etc.

Pour illustrer sa conférence, M. ETCHECOPAR avait obtenu du Conseil Supérieur de la Chasse l'autorisation de projeter un film qui vient d'être réalisé dans l'une de ses plus belles réserves : celle du Mercantour, qui est située dans les Alpes-Maritimes, aux confins de la frontière italienne et qui correspond à deux réserves semblables en Italie. Ceci donne au gibier de montagne les plus grandes chances de se maintenir. Ce film magnifique, qui anime devant nos yeux ces beaux Chamois si fins et si gracieux, est complètement inédit et sa présentation au Ministre ne date que des premiers jours de juin. C'est pour cette raison que la conférence, qui était prévue primitivement pour mai, a dû être reportée à cette date.

Cette très belle conférence a été un régal aussi bien pour les yeux que pour l'esprit et nous ne saurions trop remercier M. ETCHECOPAR de nous avoir réservé quelques instants au milieu de ses nombreuses occupations, comme celle du service de baguage, et nous le chargeons de bien vouloir adresser à M. le Conservateur VIDRON tous nos sincères remerciements d'avoir mis à la disposition des Amis du Muséum une illustration animée splendide.

On ne pouvait mieux terminer « en beauté » ce long cycle de conférences du premier semestre 1955.

**

EXCURSIONS A CLERES. — A la demande de nos collègues, quatre excursions à Clères avaient été prévues les 12, 26 juin, les 10 et 24 juillet. Deux de ces excursions ont dû être annulées, faute d'un nombre suffisant d'inscrits.

Le premier départ, le 10 juin, s'est effectué place Malesherbes, sous la conduite de notre Trésorier adjoint, le sympathique M. G. ARD. Sous une pluie violente, l'autocar a traversé la forêt de Saint-Germain, la rive droite de la Seine, les Andelys et c'est sous un véritable déluge que Rouen a été visité. Arrivée également sous la pluie à Clères, où une bonne surprise attend les visiteurs : M. Jean DELACOUR, le propriétaire, qui est l'un de nos excellents amis de toujours, était arrivé la veille d'Amérique et il fera visiter lui-même son parc après déjeuner.

De 14 h. 30 à 17 h. 30, ce fut une admirable visite, au cours de laquelle les renseignements les plus précieux furent donnés à chacun. Tous nos remerciements à M. Jean DELACOUR pour son aimable réception.

Dès 14 h. 30, le soleil s'était mis de la partie et n'a plus abandonné les voyageurs jusqu'au retour à Paris, à 20 h. 30. Le beau temps a favorisé la seconde excursion dès le départ de Paris, et c'est nos deux excellents délégués : MM. ALAUZET et MICHELI, qui dirigeaient l'excursion. Après un arrêt à Fleury-sur-Andelle et une visite succincte de la cathédrale et de la place du Vieux-Marché, à Rouen, arrivée à Clères à 11 h. 50, où les voyageurs ont encore le bonheur de retrouver M. Jean DELACOUR, pour leur faire visiter avec maintes explications ce joyau zoologique, où les animaux forment avec le paysage un ensemble artistique unique au monde. Rarement, l'on peut voir, même en Angleterre, un parc où la verdure, les fleurs et les oiseaux, ainsi que quelques mammifères vivent en si bonne intelligence et que le visiteur respecte, contrairement au comportement habituel des visiteurs des jardins officiels français.

Nous renouvelons à M. Jean DELACOUR tous les remerciements qui lui ont été présentés par nos délégués avec l'espoir que les Amis du Muséum pourront, dans un avenir prochain, aller lui porter aux U.S.A. le témoignage de notre amitié.

VISITE DE L'ECOLE D'HORTICULTURE DE VERSAILLES. — Le **SAMEDI 25 JUIN**, notre dévoué ami, M. DESPLEDT, avait bien voulu se charger de rassembler tous les visiteurs devant la porte principale de l'Ecole, 2, rue Hardy, à Versailles. Une soixantaine de nos collègues pénétrèrent dans l'enceinte de l'établissement avant même l'heure de visite, pour leur éviter une attente désagréable en raison des conditions atmosphériques. Sous la conduite de l'une des éminentes personnalités de l'Ecole, le Directeur ayant été au dernier moment obligé de s'absenter par suite des obligations de sa charge, les Amis du Muséum ont circulé dans tous les services, où l'on étudie les procédés les plus modernes de la culture scientifique. Quelques-uns de nos collègues ont été, il faut bien l'avouer, quelque peu déçus de cette visite; ils s'attendaient à quelque chose de tout à fait spectaculaire, dans le genre des présentations des fakirs de l'Inde. Si la « culture sans sol » est une des réalisations les plus extraordinaires de la science moderne, elle ne s'apparente nullement avec les expériences de suggestions collectives. Ces mêmes personnes, dont l'initiation scientifique est encore à ses débuts, furent largement récompensées d'ailleurs de leur bonne volonté par la visite du jardin expérimental dont la création remonte au Grand Siècle. Ces quelques hectares, en plein centre du Versailles du Roi Soleil, ont émerveillé nos collègues. Vers les dix-sept heures, les visiteurs se séparèrent tous contents d'avoir découvert cette institution, voisine de la capitale et ignorée de la plupart des Parisiens : l'Ecole d'Horticulture de Versailles.

Toutes nos bien vives félicitations et nos plus chaleureux remerciements à la Direction de l'Ecole, et nous les assurons de notre cordiale amitié.

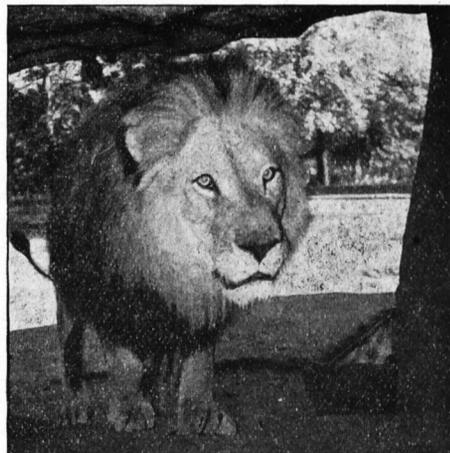
LE 2 JUILLET, AU PARC ZOOLOGIQUE DU BOIS DE VINCENNES, nous avons clôturé nos manifestations de l'exercice 1954-1955. Nous ne pensons pas qu'il soit nécessaire de rappeler à nos sociétaires toute la collaboration active que notre Société a apporté au Muséum National d'Histoire Naturelle, pour la création de ce beau parc parisien et de la chaire d'Ethologie des Animaux sauvages. C'est une tradition que nous ne voulons pas négliger, de venir chaque année célébrer, à quelques jours près, l'anniversaire de l'inauguration du « Zoo », comme on l'appelle maintenant.

M. le Professeur Achille URBAIN, qui fut parmi les créateurs de l'établissement qu'il dirige depuis sa fondation, s'était excusé de ne pouvoir recevoir lui-même nos collègues. Sa charge, qui l'oblige à un travail journalier écrasant, ne lui avait pas permis de manifester à notre groupement toute sa vieille amitié. Il avait eu la délicate attention de déléguer, à notre intention, M. Paul BULLIER, son Directeur adjoint, qui fut le premier fonctionnaire du Parc et que les Amis du Muséum accueillirent dès 1932, à l'époque mémorable où ils dirigeaient le petit parc provisoire.

En rappelant une série de souvenirs aux trois cents de nos collègues réunis en ce samedi ensoleillé, le Secrétaire général réclama de chacun une discipline pour que tout le monde puisse entendre les explications circonstanciées du conférencier. Mais, malgré ces conseils, les visiteurs se pressèrent autour de M. BULLIER qui eut du mal à faire profiter chacun de ses observations personnelles, qui démontrent combien il connaît le caractère et le comportement physique de tous les pensionnaires du Parc. Chaque visite du Parc est une nouvelle révélation et les espoirs formulés par les dirigeants du Parc viennent d'être couronnés de succès : le mâle Okapi vient de recevoir une jeune épouse, et Paris, après Anvers, est le second établissement zoologique à posséder un couple reproducteur de ce rarissime mammifère.

Nous remercions bien vivement le Professeur Achille URBAIN de son accueil cordial et, en songeant que la célébration de son jubilé de 1954 laisse présager son départ prochain de la Direction active du Parc, nous souhaitons que son successeur, choisi par l'Assemblée des Professeurs du Muséum, suive le chemin qu'il a tracé.

Un des plus beaux spécimens de lion du Parc.



**

UNE IDEE TOUS LES TROIS MOIS. — « Pourquoi ne réserveriez-vous pas une conférence aux voyages des Amis du Muséum ? » Telle est la question qui nous est posée et telle est la demande qui nous est faite de divers côtés. Sans trop nous avancer, nous pensons que la chose est possible. En raison des nombreux photographes du dernier voyage au Cap Nord, qui ont rapporté des centaines de vues, soit en couleurs, soit en noir, il sera possible de rassembler une sélection de clichés; mais se pose la question de la présentation elle-même. Nous réclavons de ce côté toute l'indulgence de nos sociétaires et c'est sur la certitude qu'elle est acquise de prime abord que nous pourrions trouver un présentateur de bonne volonté. Voici pour l'avenir.

Au sujet de la communication de notre collègue sur le succès obtenu auprès du public par les Zoos ambulants des grands Chapiteaux, nous avons reçu beaucoup d'avis, soit verbalement, soit par écrit, et pour la commodité et les conclusions pratiques il nous a paru nécessaire d'en extraire les enseignements les plus positifs.

Si ces petits zoos attirent tant de monde, ils le doivent à une publicité intensive et dans les journaux locaux et par affiches, et, il faut bien le dire, également avec la calvacade qui se déroule avant le spectacle dans chaque localité. Et puis il y a en outre un facteur dont on ne tient pas toujours suffisamment compte : les bêtes présentées dans ces zoos travaillent aussi sur la piste et le public veut voir de près ces acteurs animaux, comme il désire voir de près les artistes humains à la sortie de nos grands théâtres. Or, nos zoos officiels ne sont pas encore équipés pour faire une publicité commerciale rentable et, si quelques-uns de leurs

pensionnaires ont remporté des succès sur la piste ou sur la scène, ce sont de vieux artistes qui y prennent leur retraite, comme les pensionnaires hommes à Pont-aux-Dames.

Si nous voulons tirer une conclusion : les collègues qui ont bien voulu fournir leur avis en la circonstance conseillent au Muséum d'établir un plan de publicité en rapport avec les données modernes, tant dans les journaux que par affiches, radio et tous autres moyens susceptibles de faire sortir certain public de son indifférence envers les parcs du Muséum.

**

PROTECTION DE LA NATURE, PARCS NATIONAUX, JARDINS BOTANIQUES ET ZOOS

BULGARIE. — Nous devons les renseignements très intéressants qui vont suivre à l'obligeance du Docteur Kr. TOULECHNOFF, Directeur du Zoo de Sofia.

Le Jardin zoologique de Sofia est un institut scientifique de l'Académie bulgare des Sciences. Les recherches effectuées dans cette institution sont, non seulement d'ordre purement scientifique, mais également pratique.

Les études entreprises actuellement portent sur les possibilités et les régularités de l'hybridation sexuelle et végétative chez les animaux. Jadis, le croisement entre *Capra ibex* mâle et *Capra hircus* femelle a donné une génération abondante et résistante. Croisant le Yack du Tibet mâle avec le *Bos taurus* d'une race locale connue comme Bœuf gris de l'Isker, on a obtenu un magnifique bâtard mâle. De bons résultats ont été également obtenus par le croisement de diverses espèces de Canards et de Faisans. Depuis ces dernières années, on travaille systématiquement sur l'hybridation végétative entre diverses races de Poules, en introduisant du blanc d'œuf dans des œufs incubés féconds; de même, on travaille sur la possibilité d'influencer les qualités vitales des Oiseaux en ajoutant aux œufs incubés du blanc d'œufs d'Oiseaux de classes absolument différentes, telles que : Poules et Oies, Aigles, Oiseaux chanteurs, etc. On est sur le point d'examiner les résultats.

Au printemps dernier, on a réussi le croisement d'un *Capra ibex* mâle avec une Chèvre noire du Cameroun femelle. Au bout de six mois moins trois jours, la femelle mit bas deux chevreaux femelles d'un brun cendré avec une raie plus foncée tout le long du dos, avec des pieds sombres vers la plante. A deux mois, les jeunes ont changé complètement de couleur, brunissant considérablement. Leurs cornes atteignaient 4 cm. Le développement de ces chevreaux est suivi avec attention.

Sur le plan scientifique, on étudie au Jardin le problème des maladies et des parasites sur les animaux sauvages de Bulgarie, ainsi que l'écologie des animaux par rapport à la structure du Parc.

Le Zoo de Sofia est particulièrement connu des ornithologistes du fait que c'est là, pour la première fois, dans les conditions locales, qu'a pu être élevé le rare et encore mal connu *Gypaetus barbatus*. Ces essais seront renouvelés à l'avenir.

Toutes nos félicitations au Zoo de Sofia pour son activité.

SUISSE. — L'une de nos collègues nous signale qu'il existe à Goldau, dans le canton de Schwitz, un petit parc zoologique. Dans ce parc, les animaux sont en complète liberté; on y remarque des Ratons laveurs, des Sangliers, des Cerfs, Biches et Faons, des Chamois, des Bouquetins, des Paons, des Pigeons, des Coqs, des Poules, des Rapaces, des Ecureuils. Tous ces animaux sont très familiers et viennent manger dans la main, mais une seule nourriture est autorisée par la direction : les cacahuètes.

U.S.A. — Notre ami M. W. Van den BERGH, Directeur du Zoo d'Anvers, a fait, à la fin de l'année dernière, un grand voyage dans le nouveau monde et il a mentionné dans le numéro de « Zoo » de mai les impressions récoltées au cours de ce périple. Nous extrayons donc de ces impressions l'essentiel pour nos Sociétaires :

Si les U.S.A. possèdent de grands zoos modernes, l'Europe n'a pas grand'chose à leur envier. La seule chose pour laquelle les zoos des U.S.A. sont supérieurs, c'est celle des crédits qui sont en certains cas véritablement princiers. Et malgré ces disponibilités énormes, certains établissements ont besoin de demander à des spectacles de théâtre, de cirque et de music-hall un supplément de recettes.

Le plus ancien des établissements est celui de Philadelphie, qui fut créé en 1874. Il est en cours de modernisation et quatre de ses bâtiments sont mis au goût du jour dans des conditions remarquables : les bâtiment des Oiseaux, dont le centre est réservé aux Oiseaux en liberté; la Fauverie, avec trente cages intérieures; le bâtiment des Pachydermes, dont les barrières sont remplacées par de petits fossés, les terrasses extérieures constituent un milieu biologique approprié à leurs hôtes; enfin, le bâtiment des Reptiles, où le public trouve à sa portée des renseignements précis et clairs.

C'est dans ce Parc que vit le fameux Gorille « Bamboo », qui y séjourne depuis vingt-huit ans déjà. Un système d'alimentation est en vigueur à Philadelphie, qu'on ne retrouve nulle part. Tous les animaux reçoivent une mixture alimentaire, dont il y a cinq types qui sont mis au point avec la collaboration d'un biochimiste.

A Washington, le Parc, qui s'étend sur 200 hectares environ, fait figure de « Zoo national »; il est traversé par une route dont le trafic est intense et c'est en bordure de celle-ci que sont disposées les différentes demeures des animaux. Parmi les raretés de l'établissement, il faut citer le Fossa de Madagascar.

A Cincinnati, des modernisations sont entreprises depuis une vingtaine d'années pour redonner une nouvelle jeunesse à cet organisme créé depuis 1875. A mentionner, dans l'ancien bâtiment des Reptiles, une cage spéciale pour les Manchots où ceux-ci vivent dans un air conditionné, ce qui donne d'excellents résultats.

Le Zoo de Saint-Louis est situé au centre d'un vaste parc de 500 hectares, et son entrée est gratuite; mais la ville perçoit une taxe spéciale pour son entretien. Ce zoo possède deux théâtres, dont l'un de 3,500 places, et l'on en construit un troisième. Ces théâtres sont destinés à des spectacles de plein air. Le succès remporté par les représentations de cirque est tel que la plupart des parcs des U.S.A. suivent l'exemple de Saint-Louis.

Le Jardin de San Diégo est d'un caractère tout à fait spécial. En raison de sa situation géographique (au S.-O. de la Californie), avec un climat doux et constant, les constructions n'ont pas besoin de chauffage et peuvent être exécutées en matériaux très légers. La luxuriante végétation tropicale donne un caractère tout à fait exotique à la présentation. Le zoo proprement dit fait partie du « Balboa Park », où en 1916 se tint une exposition internationale. San Diégo a acquis une réputation mondiale avec des raretés, telles que les Koalas et le Kiwi d'Australie et enfin la fameuse Gazelle-Girafe, le « Gerenuk ». Le zoo de San Diégo appartient, selon sa devise, aux enfants.

Chicago a deux zoos : le « Brookfield Zoo », qui fut construit en 1934, à 25 km en dehors de la cité, et le « Lincoln Park Zoo », situé au centre du parc de la ville qui s'étend le long du lac Michigan. Dans le premier parc, on a un peu abusé de l'utilisation des enrochements et des fossés, et c'est là que sont faites les premières expériences de présentation de fauves en cages vitrées et on essaie également la présentation des anthropoïdes derrière d'épaisses vitres dans lesquelles passe un courant électrique. Dans ce parc, on n'épargne ni peine ni argent et, depuis sa fondation récente, il a eu comme pensionnaires rien moins que trois grands Pandas, dont le dernier mourut en 1953. La reproduction y est remarquable et l'on a pu enregistrer la naissance de deux Rhinocéros noirs, deux Antilopes de Derby, trois Cerfs du Père David, de nombreuses Girafes, des Hippopotames, des Ours Kodiak, etc. Le côté scientifique n'est pas négligé et l'on ressent également l'influence de l'artiste qui fait partie du personnel dirigeant.

Le « Lincoln Park Zoo » se compose principalement de quatre bâtiments destinés aux Fauves, aux Oiseaux, aux Singes et aux Reptiles. Il possède parmi ses pensionnaires quelques raretés, comme le « Pronghorn », l'Antilope-Chèvre américaine.

Chaque dimanche, la télévision y enregistre un programme intitulé « Zoo-parade » extrêmement intéressant et qui a puissamment aidé au rayonnement de l'établissement.

Le Milwaukee County Zoological Park a une superficie de 10 hectares et l'on y effectue des travaux de modernisation et d'extension pour porter sa surface à 50 hectares. La présentation sera une présentation géographique. C'est dans ce parc que naquit pour la première fois en captivité un Ours blanc.

Le San Francisco Zoological Park est encore au stade de l'enfance.

Détroit possède un aquarium, un petit et un grand jardins zoologiques, et les entrées sont, comme dans les autres parcs américains, gratuites. L'aquarium est situé à « Belle-Isle », on y effectue de grands travaux d'amélioration. Le « Belle-Isle Zoo » n'est pas un grand jardin; mais il est extrêmement populaire parmi les enfants en raison du caractère féérique de son Baby-Zoo.

Le « Détroit Zoological Park » est situé en dehors de la ville et s'étend sur 50 hectares. Il fut ouvert en 1928. Parmi une végétation luxuriante, s'éparpillent les terrasses entourées de fossés, sur lesquelles sont présentés géographiquement les animaux. Un théâtre de 3.000 places est en cours de construction, dont le coût est de 250 millions, qui sont couverts par des dons, comme d'ailleurs tous les frais d'entretien du parc.

A Cleveland, on s'est engagé depuis 1942 dans une rénovation radicale et générale du zoo, grâce à la générosité de la population et l'aide substantielle de l'Administration communale qui, par trois fois déjà, a accordé des subventions de 400 millions. Rien n'est laissé au hasard et, après une étude du terrain, on a établi une maquette et un programme de travaux, puis on a été de l'avant. Le premier bâtiment qui est sorti de terre est celui des Oiseaux, puis le second, celui des Pachydermes. Lorsque les travaux seront terminés, Cleveland possédera le plus beau zoo du monde, qui pourra remplir pleinement son rôle éducatif.

Le zoo de Toledo s'étend sur 13 hectares en plein centre de la ville. Il présente une faune mondiale sans spécialisation et également un petit aquarium d'eau douce. Un service éducatif dispose d'une salle spacieuse pour les conférences et d'un abondant matériel didactique. Un vaste théâtre de 4.500 places complète l'organisation.

L'on sait que New-York possède trois zoos : le Central Park Zoo, situé au centre de Manhattan. Il est propriété de la ville et son accès est gratuit; il comprend cinq bâtiments disposés en fer à cheval et le bâtiment central sert de restaurant. Les collections se limitent aux Fauves, Ongulés, Oiseaux et Singes.

Le « Staten Island Zoo » est tout petit et ne comprend qu'une seule construction en forme de T. Dans la partie centrale, se trouvent des aquariums pour les Poissons d'eau douce, et dans les trois ailes, qui en partent, sont exposés des Mammifères, des Oiseaux et des Reptiles. Une salle de conférence est annexée et, pendant toute l'année, des cours sont donnés à la jeunesse et des travaux de recherches effectués dans les laboratoires. Mais les moyens de cette institution sont fort limités : son budget annuel ne dépasse pas 40 millions par an.

Enfin, le « Bronx Zoo », dont les frais de fonctionnement sont assurés par la ville de New-York, est le parc le plus important des U.S.A. Il dispose d'une superficie d'environ 350 hectares, mais le jardin zoologique proprement dit n'en occupe qu'une petite partie. Il fut fondé en 1899 et l'on effectue depuis dix ans, par étapes, sa modernisation. Pingouins (Manchots en français) et Anthropoïdes se trouvent installés dans des constructions modernes et la maison des Oiseaux a été dotée de nouvelles volières, beaucoup plus spectaculaires. La maison des Reptiles a également été rénovée et la décoration, avec plantes et rochers, a été particulièrement soignée. Des vitrines éclairées donnent toutes les indications biologiques désirables au public. Parmi les raretés qui sont exposées en ce moment, il faut citer des exemplaires de la fameuse espèce de Paons Congolais, un couple d'Ornithorynques, un Okapi, un Tapir des montagnes. Un magnifique aquarium est en cours de construction et la dépense totale prévue est de l'ordre de quatre milliards de francs français.

Les U.S.A. possèdent également de fort beaux et nombreux aquariums, parmi lesquels il faut citer le « Fish and Wild Life Service Aquarium » à Washington, qui ne présente que des Poissons d'eau douce de diverses zones climatiques.

Le « Marineland », sur le Pacifique, au sud de Los Angelès, est le pendant du « Marineland de la Floride ». C'est le plus grand des « Oceanarium » du monde. Il est composé en principe de deux gigantesques tanks, analogues aux gazomètres et aux réservoirs d'essence. L'un est circulaire avec un diamètre de 70 mètres et l'autre d'une forme elliptique dont le plus grand axe a 90 mètres et le petit 45 mètres. Chaque réservoir a une hauteur de 7 mètres et contient de l'eau et des animaux marins. Des rampes d'accès y sont accolées et conduisent les visiteurs au sommet des tanks. A diverses hauteurs, des sortes de galeries-paliers ont été aménagées, qui font le tour des cuves. Les coques de celles-ci sont percées de trois cent cinquante-huit hublots, au travers desquels le public peut observer la vie marine à diverses profondeurs. Au sommet de l'installation, la vie marine en surface peut être observée également.

Dans le tank circulaire, des Dauphins et des Requins vivent ensemble. A heure fixe, on leur donne à manger en surface et ce spectacle peut être suivi par deux mille spectateurs. Dans le tank elliptique, vivent des milliers de Poissons plus petits, des Tortues et autres organismes marins. Leur soigneur les nourrit à la main, en descendant jusqu'au fond revêtu d'un scaphandre. Des laboratoires et un service de documentation complètent cet ensemble, et il est remarquable de constater que cette entreprise commerciale puisse entretenir des services improductifs, comme le sont ces laboratoires de recherches scientifiques et de documentation.

Le « Steinhart Aquarium » à San Francisco comprend une section d'eau douce et une section marine divisées chacune en trois sous-sections de température déterminée avec circuit d'eau et station de filtrage particuliers. On y effectue également des recherches et des essais en vue d'une meilleure présentation des Poissons en aquarium.

Le « John G. Sheld Aquarium » à Chicago est du même type que celui de San Francisco, mais il est plus luxueux et d'une conception plus opulente. Il fut construit en 1929, grâce à un legs de 1.200 millions de francs de feu J.G. Sheld. L'aquarium comprend six galeries comportant au total cent trente deux viviers pour Poissons de mer et de rivière.

M. W. Van den BERGH tire de sa visite aux zoos et aquariums des U.S.A. des conclusions fort judicieuses et qui démontrent que nous avons encore de gros efforts à faire en Europe pour rassembler les moyens matériels pour que nos établissements puissent rivaliser en luxe avec ceux d'outre-Atlantique; mais il ne faudrait pas faire comme les Américains trop tentés parfois de rechercher le « grandiose » qui nuit bien souvent à la présentation.

DANEMARK. — A Copenhague, nous avons pu voir deux jeunes Gorilles qui jouaient sur une pelouse et que le public photographiait avec empressement. Puis ils furent remplacés par deux jeunes Chimpanzés. Cette exhibition, qui peut paraître un peu trop attractive pour certains, est indispensable pour la santé physique et morale des animaux. Nous avons relevé depuis notre passage de l'an dernier à ce parc les naissances de deux Bisons d'Europe, deux Cerfs du Père David, trois Tigres de Sibérie, un Zèbre Boehm, etc.

Le Zoo d'Odense, en Fionie, célèbre cette année son 25^e anniversaire. Ce petit parc comprend environ mille cinq cents animaux et est très prisé par la population des cent mille habitants de la ville.

Pour une population qui dépasse à peine quatre millions d'habitants, le Danemark possède quatre grands zoos et deux grands aquariums. Tous ces établissements fonctionnent normalement, avec de très nombreux visiteurs. Un exemple à suivre pour le public français.

ALLEMAGNE. — Les parcs allemands font preuve toujours d'une grande activité et reçoivent de nouveaux animaux en nombre croissant. A signaler une rareté au Zoo de Francfort : un Bonobo, le frère Chimpanzé à face noire et lèvres rouges, qui a un aspect presque humain.

Berlin reconstitue ses collections et vient de recevoir deux Eléphants d'Afrique et deux Fourmiliers.

A Augsburg, le Dr. STEINBACHER vient de recevoir un couple de jeunes Eléphants d'Asie, qui ont pris place dans la nouvelle maison des Pachydermes. Sous son habile direction, et avec le concours de Mme STEINBACHER, il a transformé le petit parc du début en un véritable établissement zoologique et nous l'en félicitons bien vivement.

A Bremerhaven, une nouvelle volière pour Oiseaux de proie vient d'être mise en service.

Cologne a reçu de nombreux arrivages, les plus importants depuis la guerre, et peu à peu remet en service les bâtiments endommagés.

Dresde a reçu de Russie des Castors et des Ibex de Sibérie. A Duisbourg, de nouvelles installations ont été inaugurées dans l'aquarium, en tenant compte de la classification géographique. A Halle, de nombreux apports d'animaux de Russie, comme Léopards asiatiques et animaux caucasiens. Au Munich, au Zoo d'Hellabrunn, sont arrivés cinq Ours du Kamchatka.

PAKISTAN. — A Karachi, où habite un de nos collègues, le zoo prend de plus en plus d'extension et abrite maintenant des animaux des différentes parties du globe. Une nouvelle maison pour les Reptiles permettra de rassembler toutes les espèces de l'ancienne Inde.

CONGO BELGE. — Le Zoo de Léopoldville est en plein développement. Non seulement toutes les espèces du Congo y sont représentées, mais encore tous les animaux du monde. A noter dans les derniers arrivages un Hylochère femelle dont la découverte remonte à 1904.

« Zooleo » nous fait connaître : « Jusqu'à présent aucun établissement n'est parvenu à maintenir vivant les Colobes rouges. Les Lémuriens en captivité sont souvent atteints de cataracte. Le Lion, malgré sa réputation, est un animal de peu de valeur; aux U.S.A., un jeune Lionceau de deux à trois mois vaut moins de 100 dollars. Les Mangoustes s'approprient facilement et détruisent les Serpents. Si vous voulez tuer un Eléphant adulte, il ne vous en coûtera qu'une quarantaine de mille francs. L'animal qui tient le record en amour est un Oiseau, le Manakin de Gould, qui peut épouser quatre-vingt-cinq fois en une heure : plus fort qu'Hercule ! »

AFRIQUE DU SUD. — Un grave incendie a ravagé le Krüger Park. L'on a constaté que de nombreux animaux avaient été carbonisés. Un Eléphant aveugle errant à proximité de l'incendie a dû être abattu pour lui éviter des souffrances.

Les Eléphants de la fameuse réserve de Wankie seraient devenus si nombreux, et si confiant dans l'homme, qu'ils envahissent les villages, détruisant tout sur leur passage et notamment les jeunes pousses d'arbres destinées à la reconstitution des forêts. Il est question de prendre des mesures pour éviter de telles invasions. La population d'Eléphants dans cette réserve serait de deux mille deux cents têtes; celle-ci disposerait de la nourriture nécessaire dans la réserve; mais, par contre, **manquerait d'eau.** Il faut donc songer à rechercher des abreuvoirs riches en eau.

BIRMANIE. — Une coopérative de Chasseurs d'Eléphants vient de se constituer. Elle groupe en ce moment quarante personnes. Les capitaux nécessaires à cette chasse sont importants. Il faut une équipe de vingt personnes et quatre Eléphants domestiqués pour capturer des Eléphants sauvages.

SUEDE. — Le Skansen possède toujours une section zoologique fort remarquable, où l'on admire toute la faune sauvage de la Suède. Un zoo des petits a été ouvert cette année, et nombreux sont les jeunes Suédois qui viennent y faire leurs premières armes de jeunes naturalistes.

FINLANDE. — Le Jardin zoologique d'Helsinki est situé dans l'île de Korkeasaari, qui est reliée à la ville par des bateaux à moteur; sa surface est d'une vingtaine d'hectares. (Voir dans le compte rendu de notre voyage les particularités de ce parc.)

FRANCE. — Nous ferions injure à nos Sociétaires si nous leur parlions du Parc zoologique du Bois de Vincennes et de la Ménagerie du Jardin des Plantes. Ils viennent souvent dans ces deux établissements et les nouvelles que nous pourrions leur donner remonteraient à plusieurs mois. Pour nos collègues de province, nous leur rappellerons la bonne nouvelle de l'arrivée tant attendue, au début d'août, d'une femelle d'Okapi.

Col du Lautaret. — Le Jardin Alpin du Col du Lautaret a été fondé en 1892; c'est une dépendance de l'Institut de Botanique Alpine. Il est situé à 2.058 mètres d'altitude. Il est ouvert du 25 juillet au 15 septembre, de 8 heures à 12 heures et de 13 h. 30 à 18 h. 30.

En 1940, il a été détruit par les Allemands, puis abandonné de 1944 à 1950. Présentement, il n'est pas encore entièrement réorganisé; mais un gros effort a été accompli : les chemins ont été refaits et sont bien entretenus, les petits ruisseaux fonctionnent à nouveau, etc.

La flore alpine qui est représentée dans ce jardin provient des régions suivantes : Alpes occidentales et centrales; Europe méridionale et Corse; Amérique du Nord; Péninsule ibérique et Atlas; Pyrénées; Caucase et Moyen-Orient; Sibérie; Nord de l'Europe, régions arctiques; Orient; Himalaya; Extrême-Orient; Balkans; Carpathes; Europe centrale.

Mulhouse, avec son parc zoologique de 12 hectares, reste certainement le premier des zoos provinciaux français. Créé en 1868, il est toujours administré par la ville. Sa situation privilégiée sur des coteaux boisés, au sud de la ville, contribue largement au succès de ce jardin.

A Amiens, la notoriété du zoo municipal se confirme et la collaboration des représentants de la ville, des commerçants et des Amis du zoo d'Amiens confirme que c'est par une bonne entente entre l'Administration et le public que le succès d'une organisation doit être recherché. Le dimanche 28 août, un corso fleuri, sous le signe de Jules Verne, a attiré, comme les années précédentes, un public de plusieurs dizaines de milliers de visiteurs. Les enfants ont rivalisé d'imagination dans le choix de la présentation des chars et ont affirmé par leur présence tout l'intérêt qu'ils portent à leur zoo.

C'est bien pour cette raison que Strasbourg peut s'enorgueillir d'un zoo, sans doute encore modeste, mais néanmoins extrêmement vivant, qui laisse les plus grands espoirs pour l'avenir.

Il ne faudrait pas qu'en France, qui est très en retard au point de vue des jardins zoologiques, nous nous laissions aller à certains abus. Il serait certainement anormal que chaque département essaie de montrer un zoo où tous les animaux du globe seraient représentés. Par contre, il serait désirable que la présentation de la Faune locale fut faite pour le développement de l'enseignement auprès des jeunes. Ceux-ci ignorent en effet tout de notre cheptel français et ce serait peut-être la meilleure manière de développer dans les jeunes générations le sens de la « Protection de la Nature ».

ISRAEL. — Nous recevons régulièrement les communiqués de la Société des Amis du Zoo Biblique de Jérusalem, mais malheureusement ces nouvelles sont libellées en hébreu, et nous n'avons pu trouver un traducteur bénévole. Si l'un de nos Sociétaires pouvait nous aider dans ce domaine, nous lui en serions reconnaissants.

OCEANIE. — L'un de nos collègues, particulièrement au courant des questions d'Histoire naturelle de ces régions, nous donne des renseignements très précis sur les réserves et parcs nationaux :

En AUSTRALIE OCCIDENTALE : Forrest Greenmount, 1.034 ha; Stirling Range, 109.350 ha; Normalup, 12.150 ha; Porongorups, 2.273 ha; Espérance, 15.997 ha;

NOUVELLES GALLES DU SUD : Nuring-Gai Chase, 15.390 ha; The National Park Sidney, 14.175 ha; Lane Cove, 141 ha 75; Blue Mountains Sight Reserves, 51.143 ha; Shoalhaven, 18.225 ha; Kosciusko Park, 506.250 ha; Mount Warning; Point Loochout; New England, 27.010 ha; Parramatta Park, 102 ha 600; Garrawarra, 526 ha; Bundanoon Reserves, 1.533 ha; Bulli Pass and Lady Fuller, 293 ha; Grose River Valley, 303 ha; Eloura Bushland Reserve, 324 ha; Port Hacking;

QUEESLAND : Lamington, 19.480 ha; Gonway and Molle Island, 19.659 ha; Bellenden Ker, 31.995 ha; Hinchinbrook Island, 39.163 ha; Gamma Island, 48.333 ha; Carnavon, 26.325 ha; Mt Elliot, 24.300 ha; Springbrook; Tamborine; Cunningham, 2.924 ha; Killarney; Mt Barney, 5.167 ha; Mt Lindesay, 243 ha; Mt Glorious; Mt Samson, 605 ha; Mt d'Aguilar, 260 ha; Jolly's Lookout; Noosa; Bon Accord; Bunya Mountains; Keppel Group; Bunker Group;

VICTORIA : Mt Buffalo, 11.048 ha; Wilson's Promontory, 41.463 ha; Wyperfeld, 41.463 ha; Albert; Buchan Caves; Fernry Gully, 225 ha; Karlofand Nungal; Kinglake, 5.649 ha; Mallacoota, 4.546 ha; Royal; Sperm Whale Head; Wandilligong-Towamba-Dongangadale; Verribee Gorge, 206 ha; Yarra Bend;

AUSTRALIE DU SUD : South Australia, 806 ha; Tasmanie; Mt Field; Lake St. Clair et Mt Gradle.

Du même collègue et pour d'autres régions :

ISLANDE : Althing, 3.000 ha; Thyorsardalur, 12.500 ha; Hallormsstaour, 600 ha; Vagfir, 300 ha; Asbyrgi, 320 ha; Thorsmök, 1.500 ha;

INDES : Hailey; Tiramp Frontier (Assam); Dandehli (Belgaum);

MALAISIE : King George, 5 ha;

JAPON : Chichibu-Tama, 121 ha 69; Chubu-Sangaku, 169 ha 90; Daisen, 12 ha 41; Seto Naikai, 41 ha; Fuji Hakone, 71 ha 81; Ise-Shima, 52 ha 09; Akan, 89 ha 56; Dais et Suzan, 257 ha 90; Shikotsu-Toya, 98 ha 73; Towada, 42 ha 89; Joshimyetsu-Kogen, 149 ha 46; Bandai-Aasahi, 204 ha 77; Nikko, 140 ha 70; Yoshimo-Kumano, 55 ha 41; Aso, 67 ha 85; Kirishima, 21 ha 57.

BELGIQUE. — Le zoo d'Anvers a reçu deux nouveaux Okapis au cours de cet été. Nous pensons que tous nos Sociétaires qui se sont rendus en Belgique ont tenu à visiter ce merveilleux établissement qui possède quelques pièces uniques dans un jardin zoologique, comme le couple de Rhinocéros blancs, qui devient de plus en plus beau.

PAYS-BAS. — Le Directeur-Propriétaire du Dierenpark de Wassenaar, à trois kilomètres de La Haye, a fêté à la fin d'août le 25^e anniversaire de son mariage et, pour fêter cet événement, le Directeur et sa femme ont enrichi leur collection déjà très remarquable de nouveaux hôtes et ont inauguré de nouvelles installations.

Nos Amis néerlandais savent mêler les événements heureux de leur vie familiale à l'amour des animaux.



SALON DU CHAMPIGNON. — Le Salon du Champignon ouvrira ses portes au public le 8 octobre prochain. Comme les années précédentes, ce sera une véritable manifestation parisienne et, si le temps veut bien favoriser l'éclosion de cet intéressant cryptogame, l'intérêt de ce Salon dépassera encore ceux du passé.

Ce sont des manifestations telles que celle du Salon du Champignon qui amèneront, comme il convient, le public indifférent au Jardin des Plantes. Il y a encore trop de Parisiens qui feignent, par principe, d'ignorer le Muséum, et les efforts doivent tendre à faire sortir de leur torpeur tout ce public ignorant des choses de la Nature.

SALON DES OISEAUX. — Le VI^e Salon des Oiseaux s'ouvrira le 11 novembre prochain. Il sera ouvert au public dans la Salle des Fêtes de l'Hôtel Moderne, place de la République, les 11, 12, 13 et 14 novembre. Ce Salon, comme les années précédentes, est organisé par la Ligue Française pour la Protection des Oiseaux, que préside avec tant de compétence et de cœur, le Prince Paul MURAT, et le « Journal des Oiseaux » dont le Directeur est M. Emile LINET.

C'est encore une manifestation bien parisienne.



REUNIONS D'AUTOMNE

Dans le grand Amphithéâtre du Jardin des Plantes (métro Jussieu) :

- Samedi 1^{er} octobre à 17 heures :** « S.O.S. - La Guyane, département français », conférence avec projections et films de M. Justin CATAYEE, Professeur au Lycée « Félix Eboué », à Cayenne.
- Samedi 8 octobre à 17 heures :** « Vie et fin des Champignons - Champignons comestibles, champignons mortels », conférence avec projections en couleurs (réalisées par M. JOLY) de M. Bernard MANTOY, Membre de la Société Mycologique de France.
- Samedi 15 octobre à 17 heures :** « De la mort apparente à la vie intense », conférence avec projections de M. J. GIAJA, Professeur de Physiologie à l'Université de Belgrade, Membre correspondant de l'Académie de Médecine et du Muséum National d'Histoire Naturelle.
- Samedi 22 octobre à 17 heures :** « A travers l'Ethiopie antique et moderne » (monuments, hommes et paysages), conférence avec projections de M. J. DORESE, du C.N.R.S.
- Samedi 29 octobre à 17 heures :** « Deux ans de missions archéologiques et ethnographiques au Guatemala », conférence avec projections en couleurs de M. Henri LEHMANN, Chargé du département d'Amérique au Musée de l'Homme.
- Samedi 5 novembre à 17 heures :** « Autour du Golfe du Mexique », conférence avec projections en couleurs de M. Jerry C. JEROME, Membre de la Société des Americanistes.
- Samedi 12 novembre à 17 heures :** « L'Aquariophilie est-elle une science? », conférence avec projections et films en couleurs du Docteur Jacques GERY, de l'Association Française des Aquariophiles.
- Samedi 19 novembre à 17 heures :** « A travers les Andes et les Pampas du Vénézuéla », conférence avec projections par M. Joseph GRELIER, de l'expédition franco-vénézuélienne du Haut-Orénoque.
- Samedi 26 novembre à 17 heures :** « La Fête du Rachi-Condor », conférence avec film en couleurs de M. François EDMOND-BLANC, Directeur des Expéditions de Recherches zoologiques de l'Université de Copenhague et de l'Académie des Sciences Naturelles de Philadelphie.
- Samedi 3 décembre à 17 heures :** « Paysages du Mexique et du Guatemala » (certains aspects de la végétation et du relief volcanique), conférence avec projections en couleurs de M. Guy STRESSER-PEAN, Directeur d'Etudes à l'Ecole des Hautes Etudes.

- Samedi 10 décembre à 17 heures :** « Aux Sources du Gange » (choses vues dans l'Himalaya de Garwhal), conférence avec projections et films en couleurs de M. Jean-Jacques LANGUEPIN, Membre du Club des Explorateurs.
- Samedi 17 décembre à 17 heures :** « Les Ressources alimentaires marines et l'Homme », conférence avec projections et film de M. LELOUP Directeur de l'Institut Royal des Sciences Naturelles de Belgique.

**

DOCUMENTATION. — Nous rappelons que nous recherchons toujours toute documentation concernant protection de la nature, parcs nationaux, jardins botaniques, parcs zoologiques, musées d'histoire naturelle, etc., de manière à faire profiter nos lecteurs de communications inédites. Fournir pour les documents étrangers, si possible, une traduction française des textes.

CONFERENCES. — Les personnes qui seraient susceptibles de nous mettre en rapport avec des conférenciers possédant une documentation photographique, sont priées de prendre contact dès maintenant avec notre Secrétariat.

DELEGUES. — Il reste encore des places disponibles pour des délégués. Les personnes disposant d'un peu de temps et qui ont « le feu sacré » peuvent se présenter à notre Secrétariat, où toutes indications nécessaires leur seront données.

COTISATIONS. — Les cotisations sont dues pour l'année en cours, quelle que soit la date du versement. Seul le millésime de l'année justifie de la validité de la carte. Toute année commencée est due intégralement et la demande de radiation de la Société doit parvenir au moins un mois avant la fin de l'année. La carte avec le millésime de l'année, soit celui de 1956, sera exigée à toutes nos réunions à partir de janvier 1956.

Pour éviter tout ennui et toute démarche de la part de nos collègues, nous leur indiquons qu'ils ont toujours la faculté de racheter leurs cotisations.

Le taux des cotisations reste fixé pour l'année 1956 à :

(plus 25 francs pour amélioration de la feuille d'information et frais supplémentaires d'envoi)

| | | |
|---|--|-----------------|
| Juniors (les moins de quinze ans) | 25 francs minimum ou rachat jusqu'à quinze ans | 130 francs |
| Titulaires | 100 francs minimum ou rachat (à vie) | 1.200 francs |
| Donateurs | 250 francs | — 2.500 francs |
| Bienfaiteurs | 2.500 francs | — 25.000 francs |

Les Membres Bienfaiteurs annuels bénéficieront, en 1956, du service gratuit de la revue « Science et Nature ».

Pour régler les cotisations, vous pouvez faire un versement en espèces, ou adresser un chèque bancaire, ou un chèque postal (PARIS 990-04), ou mandat postal au nom de la Société. Ces versements sont reçus : 1° A notre Secrétariat; 2° au bureau du Surveillant général du Jardin des Plantes; 3° à la librairie du Muséum, tenue par M. THOMAS; 4° par notre Trésorier, M. Georges MASSON, éditeur, 120, boulevard Saint-Germain. Prière d'ajouter au montant de la cotisation un timbre ou le montant équivalent de celui-ci pour l'envoi de la carte ou du millésime.

AVANTAGES. — Nous rappelons les avantages qui se trouvent attachés à la carte des Amis du Muséum (carte à jour avec le millésime de l'année en cours) :

1° Réduction de 50 % sur le prix des entrées dans les différents services du Muséum (Jardin des Plantes, Parc Zoologique du Bois de Vincennes, Musée de l'Homme, Harmas de Fabre à Sérignan, Musée de la Mer de Dinard), au Jardin Zoologique de Clères (en semaine seulement), au Musée de la Mer de Biarritz, aux expositions temporaires organisées par les Amis de la Bibliothèque Nationale;

2° Réduction sur les abonnements contractés au Secrétariat des Amis du Muséum pour les revues *Science et Nature*, *Naturalia*, *Sciences et Avenir*, *Sciences et Voyages*, *Panorama*;

3° Avantages spéciaux pour les publications et livres achetés à la Librairie du Muséum, tenue par M. THOMAS;

4° Service gratuit de la Feuille d'Information trimestrielle;

5° Invitation aux conférences et aux différentes réunions;

6° Participation aux différentes excursions et aux différents voyages organisés par la Société dans des conditions particulièrement avantageuses;

7° Appui direct donné à un grand établissement d'intérêt national et de renommée mondiale, ainsi qu'à cette œuvre immense et utilitaire de la Protection de la Nature.

DONS ET LEGS. — La Société, reconnue d'utilité publique, est habilitée pour recevoir dons et legs de toute nature. Pour cette question, prendre contact avec notre Secrétariat qui fournira toutes indications utiles sur ce point et les formules nécessaires pour régulariser les dons et legs. (GOB. 77-42.)

RECOMMANDATION IMPORTANTE. — Eviter, dans toute la mesure du possible, de passer au Secrétariat pour demander des renseignements le **samedi**. Ce jour est en effet très chargé par la réception des nouveaux membres et l'encaissement des renouvellements de cotisations.

Notre Secrétariat est ouvert tous les après-midi, sauf les dimanches et jours fériés, de 14 h. 30 à 17 h. 30. Il ne pourra être répondu au téléphone qu'aux mêmes heures : GOBelins 77-42.

Le Secrétaire général :

Marcel DUVAU.

DERNIERE HEURE. — L'un de nos sociétaires vient de souscrire une participation de cent mille francs pour la construction de la « Maison des Oiseaux ».

